

Mes pages

Ma vie a commencé sur une page blanche. Mes parents ont ouvert le livre et ont signé de leur chair. Ils ont noté quelques petites choses ingénues sur les premières feuilles et puis c'est moi qui ai pris le crayon. Bien entendu, c'était pour griffonner maladroitement. Rien de trop sérieux à cet âge-là. Courir dans le vent, rire et encore rire insoucieusement, plonger dans la mer immobile tel un lac...

Bien vite, le livre s'est rempli. J'y ai apposé des dessins, ma maison dans la garrigue, les cyprès autour, le chien dans l'allée crayeuse, les abeilles sur la lavande. Toutefois je n'étais point prolix à ce moment. Quelle importance y-a-t-il à ne pas oublier lorsqu'on a l'éternité ? L'enfance est cette douce période où l'on vit sans le savoir.

Par contre, à l'adolescence, tout prend une importance démesurée. On voit se profiler l'adulte en nous-même, qui va nous tirer de cette béate inconscience. On veut le devenir, toutefois avec crainte. Surtout ne pas ressembler à cette caste vieillissante que l'on côtoie contraint ! Ceux-là ne comprennent rien aux choses qui comptent vraiment maintenant, retenus par le passé, décalés du monde présent. Je m'ajoutais des pages, sans plus vraiment prendre garde à la chronologie, à la cohérence, parfois le livre à l'envers. Certains feuillets pour ne pas quitter l'enfance, conserver, pour s'y raccrocher, le plus de souvenirs, avant l'inconnu du monde des grands. D'autres pour imposer mon être, mon *je suis*, dans un univers à conquérir, qui ne résisterait certainement pas devant mes aptitudes ! L'adolescent est aussi conquérant qu'incertain. J'écrivais mal, personne ne comprenait ce que j'inscrivais, personne ne comprenait ce que je vivais, pas même moi, je vivais mal. Ça ressemblait à un brouillon. J'eusse aimé arracher des feuilles, celles des choix mauvais, celles des avens ratés, celles des amours déchirés. Mais à cette époque tout restait ancré dans l'âme, dans le corps, les plaies persistaient, à l'air, sans sécher, douloureuses. Heureusement que le ciel était bleu.

Les pages se sont accumulées au fil des ans. Avec leur lot de ratures, d'histoires qui trébuchent. La vie n'est pas que simple. Ma femme disparue bien trop tôt, la maladie qu'on aï, mon fils parti à la ville n'ayant cure de la sueur que j'avais mis à bâtir le domaine. J'ai tenté de noyer ces malheurs dans beaucoup de couleurs. Les enluminures des matins baignés d'un soleil dardant, les fonds de page du rougeoiement de sa fin de course. Les illustrations vives d'ocre du sol entre le vert gai des vignes, les frises aux nuances indécises de la véraison. Les lavognes asséchées qui revivent d'un miroitement de ciel bleu après un orage d'automne. Il a fait bon y vieillir, accompagné par le ridement du tronc des oliviers. J'ai aimé me travestir en Monsieur de la ville, veste et chemise, chaussures cirées, pour profiter de somptueux concerts de musique classique. Des moments de grâce. Et ces chapitres entiers de jours à sillonner les chemins, sécateur à la main, sculptant le vivant pour que les fruits se nourrissent de lumière... Que pourrais-je regretter, d'avoir tant d'années arpenté ces collines minérales à la végétation trapue, ces coteaux rectilignes, ces plaines littorales brillantes du reflet de l'astre diurne sur l'immense nappe d'eau ? J'ai vu le soleil méditerranéen éblouir mes pages de ses raies chaudes.

Malheureusement, maintenant, des pages s'ôtent du livre. Je les vois se détacher de la reliure et lentement être emportées par le vent du temps jusqu'à disparaître au loin. L'horizon de l'existence n'est pas de la belle rotondité qu'on s'imagine se poursuivre toute en courbe vers d'autres ailleurs. L'horizon de l'existence est un abrupt saut dans l'inconnu. Et tandis que mes vieux os rampent vers une extrémité, les pages de mon enfance s'envolent de l'autre. Ainsi, je m'écartèle et me disloque, me déchire et me sépare. Ce n'est déjà plus moi ce petit enfant revenant le genou rougit par une chute de vélo et recevant un chocolat en guise de consolation. Ce n'est plus moi me cachant dans les allées de vignes sur les pentes ensoleillées. C'est un autre qui court en sens opposé, vers un autre néant, et qui m'échappe.

Qui suis-je donc maintenant ? Je ne suis même plus le moi-même de l'enfance. Comment comprendre la direction que prend mon histoire si je perds le point de départ, si les étapes s'évanouissent, s'effacent ? Mais n'est-ce pas déjà trop tard ? Le nombre de pages restantes devient si faible, l'histoire touche à sa fin, le livre va se refermer. Je ne pourrais pas retenir la lourde couverture qui va se rabattre sur cette liasse de feuilles racornies.

Ma mémoire se gomme et je disparaissais. Elle ne conserve qu'une légère trace de crayon d'un passé qui n'intéresse plus personne. Mais laissez-le-moi quand même ! Mes yeux se brouillent, je distingue avec difficulté les paysages qui ont sans cesse abreuvé mon regard. Rendez-moi mes oliviers tordus et leurs petites feuilles coriaces à l'ombrage desquels je lisais avec passion. Laissez-moi les plongeurs dans les gorges et le courant qui me porte. Ne me prenez pas la pureté de l'azur ! Je veux chasser les nuages qui se pétrifient sur mes yeux et pouvoir admirer éternellement ces monts de grès et ces collines de calcaire parsemés de buissons. Me délecter de ce merveilleux mélange de la roche et d'une végétation qui se bat pour survivre, comme je me bats.

Bientôt je me retrouverai sur une étagère. Peut-être mon fils lira-t-il quelques pages poussiéreuses un jour, peut-être qu'un petit-fils en entendra parler et se l'imaginera comme avec de longs siècles de recul. Il aura ses propres pages à écrire, ses paysages à dessiner, son histoire à imaginer. La Grande Bibliothèque des vies aura gardé une infime trace de mon passage, dans mon pays que j'aime...

Alors je regarde aux dernières pages blanches.
 J'ai appris à toujours lire jusqu'à la dernière phrase,
 Ne jamais fermer un livre avant la dernière page.

La mémoire au fil du temps se débranche,
 On peut regretter d'oublier le départ,
 Mais ne perdons pas de vue l'arrivée.

L'aventure se vit jusqu'au bout,
 Je tiendrai la plume coûte que coûte,
 Je signerai moi-même ma dernière page.